



Jean-Michel Foucher

**L'ENFANT
SUR
LA PHOTO**

Jean-Michel Foucher

L'Enfant sur la photo

© Jean-Michel Foucher, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1070-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Sonia, mon épouse chérie, qui a été mon indéfectible soutien dans cette incroyable entreprise qu'est l'écriture d'un roman.

PREMIÈRE PARTIE

En cette fin de matinée ensoleillée, il faisait beau et chaud dans ce coin de la Beauce, entre Chartres et Rambouillet. On était au tout début du mois d'août de l'été 2015. Daniel était assis face à la pelouse, à l'ombre de l'immense buddleia qui se déployait à sa droite, au coin de la maison. Il adorait se mettre là pour prendre l'air, laisser son esprit vagabonder, en suivant des yeux le vol des papillons autour des grappes de fleurs de leur « *arbre amiral* », comme Nathalie et lui se plaisaient à l'appeler. Son appellation commune « *arbre aux papillons* » n'était pas usurpée. En effet, l'odeur de ses fleurs attirait irrésistiblement ces fragiles créatures, dont certaines avaient des ailes multicolores de toute beauté.

Ils ne l'avaient pas acheté, c'était un don de la nature. Certainement, une graine portée par le vent ou un oiseau et qui avait poussé sur leur terrain. Ils en avaient pris soin, l'avaient bien traité. À sa façon, il les remerciait en étant si majestueux. Il s'imposait par sa hauteur de six à sept mètres et son volumineux feuillage vert, relevé par le mauve de sa floraison abondante. Daniel avait une affection particulière pour lui. Il sourit en se rappelant de sa taille minuscule quand Nathalie l'avait transplanté à sa place actuelle, juste après leur installation. La coupe drastique qu'elle lui faisait subir, à chaque automne, avait progressivement fortifié cet arbuste et fini par lui donner l'allure d'un arbre. Ils étaient épatés par ses dimensions et en étaient fiers, ils n'en avaient jamais vu d'aussi grand. Son sommet, qui atteignait le niveau du premier étage de la maison, était si ample qu'il offrait, de la fenêtre de la chambre lui faisant face, le tableau étonnant d'une canopée en miniature où voletaient oiseaux et insectes.

Grâce à leurs buddleias – ils en avaient d'autres plus petits –, ils profitaient chaque été de la présence des papillons. Alors qu'ils avaient entendu à la radio, qu'on en voyait de moins en moins et même que l'espèce était en voie de disparition. Daniel avait lu sur internet que la principale cause de leur extermination était l'utilisation intensive des pesticides et des engrais dans l'agriculture. Il se dit que cette explication devait être valable pour les nuits d'été désormais sans vie, ces produits ayant assurément exterminé grillons, criquets et sauterelles. Il n'était pas surpris, en pensant aux quantités incroyables de saloperies chimiques que son voisin agriculteur répandait sur ses champs de céréales, à tel point qu'il avait dorénavant des craintes pour leur santé. Tout ce poison balancé dans l'air était sûrement dangereux pour les humains. Et dans

une campagne devenue mortelle pour les papillons, savoir que ses arbustes étaient un sanctuaire pour eux le rendait heureux.

L'arrêt de la fourgonnette jaune de la poste, devant chez lui, tira Daniel de ses pensées. Elle repartait déjà tandis qu'il quittait sa place à l'ombre, pour aller chercher les clés du portail et de la boîte aux lettres, accrochées avec celles de la porte d'entrée. En prenant la lettre que le facteur venait de déposer, il ne se doutait pas que celle-ci ébranlerait autant son existence. L'écriture fine ne lui disait rien, mais en voyant le nom de l'expéditeur, son cœur se mit aussitôt à battre plus vite. C'est Suzanne qui lui avait écrit. Elle était sortie il y a très longtemps de sa vie. Ils ne se voyaient plus depuis au moins trente ans, et subitement elle réapparaissait. Il resta immobile et pensif, fixant du regard le nom et l'adresse de sa sœur au dos de l'enveloppe. Que se passait-il ? Qu'avait-elle à lui dire ?

Il attendait d'être dans la maison pour le savoir. Depuis un bon moment, il ne décachetait plus les enveloppes à la hâte avec ses doigts. Surtout, quand il pressentait que les nouvelles étaient graves car la nervosité précipitait ses gestes. Il avait ainsi déchiré, à plusieurs reprises, l'enveloppe et la lettre. Par conséquent, il avait pris la résolution de les ouvrir proprement avec un couteau, une fois à l'intérieur. C'était plus net et plus soigné à ses yeux. Il détestait ce qui n'était pas bien fait, ce qui n'était pas *clean*. Son côté maniaque amusait son entourage. Être traité de maniaque l'avait contrarié au début, puis il finit par admettre qu'il y avait du vrai. Il était conscient qu'en vieillissant ça ne s'améliorait pas. Ce trait de caractère, il n'en connaissait ni l'origine, ni l'explication. Néanmoins, il pouvait aussi faire preuve de laisser-aller voire de négligence dans d'autres compartiments de sa vie. Il l'avait payé très cher à une période. Il était conscient de cette contradiction, se disait qu'il ne devait pas être le seul et que la nature humaine manque totalement de cohérence.

Quelques années plus tôt, de sérieux problèmes financiers lui faisaient redouter le passage du facteur, qu'il guettait chaque jour avec angoisse. Il s'était alors imposé ce rituel d'ouverture du courrier comme un exercice, pour dompter son anxiété quand il voyait que les références de l'expéditeur imprimées sur l'enveloppe – sociétés de recouvrement, huissiers, avocats, tribunal – pouvaient

être annonciatrices d'informations inquiétantes. Il avait constaté que le temps qu'il mettait pour refermer le portail, puis faire lentement la trentaine de mètres jusqu'au seuil de l'entrée, lui permettait de contrôler sa respiration et de retrouver son calme. Il échappait au sentiment de panique, qui l'aurait envahi, sans ce travail sur lui-même. En outre, pendant ce petit trajet, il s'efforçait d'envisager le pire, en se disant que cela pourrait rendre la réalité plus acceptable.

Cette façon de procéder lui avait permis de se dominer à des moments vraiment difficiles. D'avoir assez de courage pour ne pas négliger un seul de ces courriers qui le terrorisaient, évitant ainsi d'aggraver sa situation en ignorant des éléments importants. Après des batailles judiciaires âprement menées, plusieurs procès gagnés, et grâce aussi à une bonne dose de chance, les périls hérités d'une autre époque avaient disparu. Par la suite, il avait réussi à redresser et à stabiliser ses finances. Toutefois, il avait encore de l'appréhension quand il allait chercher son courrier.

La lettre de sa sœur l'inquiétait sans raison précise, si ce n'est qu'elle le reliait à nouveau et de manière inattendue à sa famille. Il n'aimait pas du tout cette idée. Vivre loin d'eux, pendant toutes ces années, n'avait pas été un souci. Au contraire, il se sentait bien sans cette famille qui était pourtant censée être la sienne. Tout en marchant, il se demanda comment Suzanne avait eu son adresse et à quoi elle ressemblait maintenant. Il avait un très vague souvenir d'elle. Malgré ses efforts, il ne parvint pas à se représenter son visage. Leurs liens s'étaient distendus depuis son mariage avec Paul.

Arrivé à son bureau, il se décida enfin à ouvrir l'enveloppe. Il en retira une feuille de papier brouillon d'une couleur fade, pliée sans soin, dont le haut portait la large cicatrice d'un arrachage mal maîtrisé. Il la contempla avec surprise, étonné que Suzanne ait pu lui envoyer un tel torchon. Il était décontenancé, avait du mal à le croire et ne savait pas quoi en penser. Il se rappelait qu'à l'école, sa sœur était plus du genre élève appliquée que souillon. Mais peut-être avait-elle des problèmes d'argent. Cependant, quand il lut qu'elle travaillait dans un cabinet comptable à Paris, près de la place de l'Etoile, son incompréhension devint plus grande. Elle se servait forcément d'un ordinateur et avait du papier sous la main pour les impressions. Elle avait donc de quoi lui écrire une lettre plus présentable. Mais elle ne l'avait pas fait. Il en conclut que c'était délibéré et s'interrogea. Était-il comme toujours trop soucieux de la

forme ? Ou Suzanne avait-elle jugé qu'il ne méritait pas mieux que ce papier brouillon ? Il avait appris par expérience que la forme donne souvent une indication sur le fond. De plus, il se fiait à son intuition, prêtant attention à des détails qui n'intéressaient pas les autres. Et franchement, l'allure de cette lettre le rendit perplexe.

Suzanne espérait que lui et sa famille allaient bien. Lui demandait s'il était bientôt à la retraite. Poursuivait, en lui affirmant qu'elle ne l'avait pas oublié et que même sans avoir de nouvelles de lui, il était toujours *son grand frère*. Rajoutait qu'elle serait contente de le rencontrer, et terminait en signalant que Paul était à la retraite, que sa fille travaillait dans l'humanitaire et son fils dans l'informatique. Le ton était courtois et neutre, tout était exprimé sans le moindre débordement. Pas un mot, pas une tournure ne traduisait l'émotion, la joie de se retrouver. Rien de personnel n'était évoqué. Nulle trace de complicité pour témoigner qu'ils avaient été élevés ensemble, et qu'ils étaient bien frère et sœur.

Puis au bas de la page, après ce qu'elle qualifiait de « *résumé bref de sa vie actuelle* », il comprit pourquoi elle le contactait : « *Je t'écris à la demande de maman qui désire vendre sa maison car elle ne peut plus rester seule. Elle a besoin de ton autorisation écrite pour la vente. Si celle-ci se réalise, elle te versera bien sûr la part de papa. En tout cas un retour de ta part me ferait plaisir* ». Tout devenait limpide ! Sa signature était nécessaire pour la vente de la maison familiale. Sans ce motif, jamais sa mère, ni les autres ne l'auraient recherché. De nouveau l'argent s'immisçait dans leurs vies. Et cette fois-ci, au lieu de les diviser, il les ramenait vers lui ! Sa sœur ne s'adressait pas à son « *grand frère* » – comme elle l'appelait – pour l'envie de le revoir après un si long silence, mais uniquement parce qu'elle n'avait pas le choix.

Daniel avait effacé sa mère de sa vie, et voilà que Suzanne lui apprenait qu'elle était toujours vivante. Il avait été informé du décès de son père, parti en novembre 2009, mais il n'avait aucune idée de ce qu'elle devenait. À la vérité, il s'en foutait. Pour lui, cela faisait un bail qu'elle appartenait au passé et qu'il ne voulait plus en entendre parler. Plus précisément depuis 1993, l'année de ses quarante ans. Surtout, l'année du clash avec ses parents. En fait, plutôt avec sa mère, Marcelle, qui avait la sale manie de balancer lorsqu'on n'était pas de son avis. Et le jour de ce clash, ses paroles avaient dérapé non par maladresse, mais bien dans le but de faire mal à son fils. Dans ce domaine, elle était très forte, elle lui avait déjà bousillé sa jeunesse. Aussi, sa réapparition vingt-deux ans après, il ne s'y attendait pas !

À la suite de cette altercation, ses parents ne s'étaient plus manifestés. Comme si leur aîné, sa femme et ses deux filles n'existaient plus pour eux. Daniel était sidéré, même leurs petites-filles n'avaient pas trouvé grâce à leurs yeux pendant toutes ces années. En général, la relation entre les grands-parents et leurs petits-enfants est forte, parce qu'elle est simple, rarement source de conflit. Au contraire de celle des parents avec leurs enfants. La plupart du temps, les grands-parents ne travaillent plus, ils sont donc plus disponibles, plus à l'écoute. Et n'étant plus en première ligne pour les problèmes d'éducation, ils n'ont pas à sévir. Ils sont là pour consoler, rassurer, conseiller, ce qui est moins compliqué et plus gratifiant. Ce lien avec leurs petits-enfants, en principe, ils le privilégient. Grâce à lui, ils ont l'occasion de connaître des moments intenses de joie et de bonheur qui n'ont pas de prix, à fortiori s'ils se sont loupés avec leurs enfants. Une nouvelle fois, ses parents n'avaient rien compris et étaient passés à côté de l'essentiel !

À l'automne 1999, son épouse, Cécile, fut emportée par le cancer, après un long combat de cinq ans contre la maladie. Daniel se retrouvait veuf à quarante-six ans, avec son chagrin et ses deux adolescentes. Lâché par les siens. Personne de sa famille ne le contacta, ni ne lui rendit visite. Il n'eut pas droit à un mot de compassion, à un geste d'affection de leur part pour le soutenir, le secourir moralement dans cet enfer qu'il vivait sur terre. Leur absence et leur silence